

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

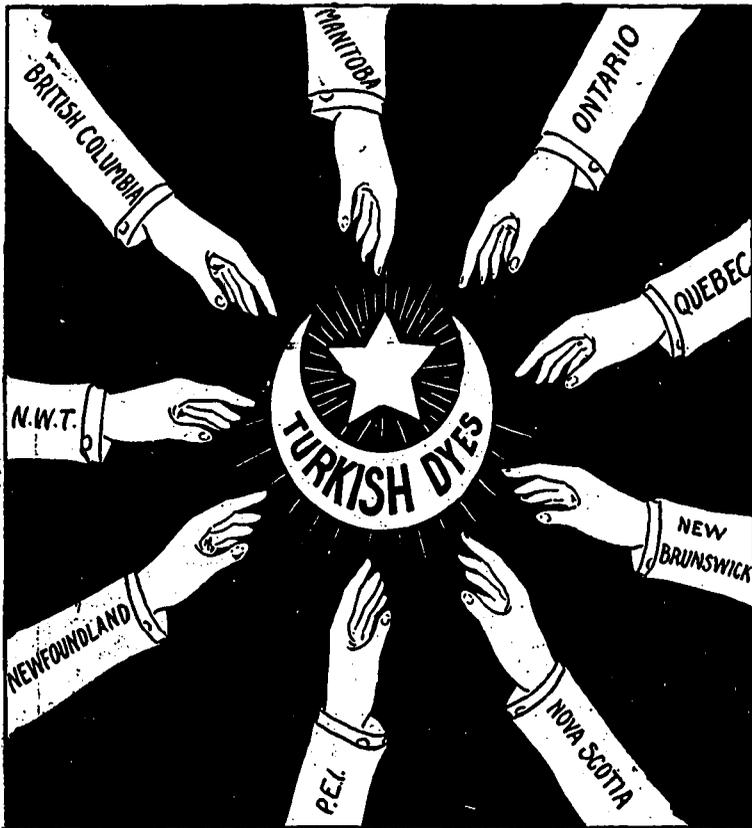
Vol. I. No 5

MONTRÉAL, 15 AVRIL 1900.

Un an 25 cts. Le numéro 3 cts.



ILS DORMAIENT PROFONDÉMENT, SERRÉS L'UN CONTRE L'AUTRE.



Tous les veulent

Les "Turkish Dyes" teignent le Coton, la Laine, la Soie, les Plumes et autres articles excellemment. . .

Envoyez-nous une carte-postale pour avoir notre brochure gratuite : "COMMENT BIEN TEINDRE." : : :

BRAYLEY SONS & CIE

58 WELLINGTON, MONTREAL.



LE GRAND REMEDE CANADIEN

.. SPRUCINE ..

Pour les Rhumes, l'Enrouement, le Croup, l'Asthme, la Bronchite, la Coqueluche



Dans les cas de toux obstinée et de Consomption pulmonaire, etc., où les médecins ordonnent l'huile de Foie de Morue, on trouvera très avantageux d'y ajouter une dose de SPRUCINE, qui rendra l'huile plus agréable à prendre et plus efficace.

Sprucine! Est une préparation véritable de Gomme d'Épinette, de Cerisier Sauvage, et de Marrube (Horum).

Comme remède contre le Rhume, n'a pas d'egal.

Lisez avec soin les certificats suivants :

B. E. MCGALE,

Montréal, 21 mars 1883.

Cher Monsieur,

Nous avons fait usage de votre SPRUCINE dans notre Couvent ces quatre ou cinq dernières années, et nous pouvons consciencieusement la recommander comme un bon remède pour la toux, le rhume et les affections des bronches.

J'en ai envoyé à notre Maison-Mère où l'on s'en sert maintenant, et là aussi on en est entièrement satisfait.

L'usage de la SPRUCINE devrait être répandu partout, car il est certain que ce remède est bien tel que vous le prétendez.

La Supérieure de l'Académie Ste-Anne.

B. E. MCGALE,

Fardley, P. Q.

Cher Monsieur,

Il y a 4 ou 5 ans que je vends votre SPRUCINE, je m'en suis servi moi-même de temps à autre, et je puis le recommander comme un remède sûr pour la toux. Nombre de mes pratiques peuvent certifier la même chose. A. S. DOWD.

MR B. E. MCGALE,

Mississippi Station.

Cher Monsieur,

Vous pouvez juger d'après la quantité de "SPRUCINE" que je vends, combien ses qualités doivent être appréciées par mes pratiques.

Je tiens un magasin général depuis dix ans, et pendant ce temps j'ai eu en main un grand nombre de remèdes patentés, et je puis affirmer que la "SPRUCINE" a donné plus de satisfaction qu'aucun autre.

J'ai beaucoup de plaisir en recommandant la SPRUCINE à mes amis et à mes pratiques pour les RHUMES, les ENROUEMENTS et les BRONCHITES. W. D. MAACE.

En agissant ainsi je suis certain qu'ils seront pleinement satisfaits.

Demandez la Sprucine et prenez pas d'autres - prix 25 cents la bouteille.

B. E. MCGALE, Chimiste Montreal.

Ne soyez pas trompés

Les Véritables Préparations du Dr. Coderre portent sa Signature et sa Photographie

LES PRÉPARATIONS

DU

DR. CODERRE

sont approuvées par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal, de la Faculté de Médecine de l'Université du Collège Victoria.



LES PRÉPARATIONS

DU

DR. CODERRE

prescrites et employées dans sa pratique depuis 50 ans, avec le plus grand succès, sont aujourd'hui les Remèdes de Famille les plus en vogue.

SIROP DES ENFANTS DU DR CODERRE

Tel que prépare par J. EMERY CODERRE, M. D., Professeur de Matières Médicales et de Thérapeutique

MÈRES ET NOURRISES

Lisez avec soin les avantages que le Sirop de Coderre a sur tout autre Sirop Calmant ou Cordial offert pour les maladies des enfants.

LE SIROP DES ENFANTS DU DR CODERRE est préparé avec soin, suivant la formule du Dr. Coderre, et a été employé par lui dans sa pratique privée pendant des années ayant au delà de 50 ans d'expérience.

LE SIROP DE CODERRE est hautement recommandé par les Professeurs de la Faculté de Médecine du Collège Victoria, Montréal.

LE SIROP DE CODERRE est parfaitement sûr et peut être administré sans aucun danger contre les maladies pour lesquelles il est recommandé.

LE SIROP DE CODERRE est exempt de tout repos ou de substances désagréables.

LE SIROP DE CODERRE guérit les Coliques et les douleurs de la dentition.

LE SIROP DE CODERRE guérira la diarrhée des enfants et les irrégularités des intestins causées par la dentition.

CERTIFICATS

Nous soussignés, Médecins, après avoir pris communication de la composition du SIROP DES ENFANTS, certifions que ce Sirop est préparé avec des substances médicamenteuses propres au traitement des maladies des enfants, telles que -- Coliques, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse, Toux, Rhume, etc., etc.

H. H. TRUDEL, M. D., Professeur d'accouchements et des Maladies des Femmes et des Enfants.

J. B. BIBAUD, M. D., Professeur d'Anatomie.

F. MUNROE, M. D., Professeur de Chirurgie et de Clinique Chirurgicale.

P. BEAUBIEN, M. D., Professeur de Pathologie interne et de Clinique Médicale.

THS. E. D'ODET D'ORSONNENS, M. D., Professeur de Chimie et de Pharmacie.

HECTOR PELLETTIER, M. D., Professeur d'Instituts de Médecine.

A. B. CRAIG, M. D., Professeur de Médecine Légale et de Botanique.

A. T. BROSSEAU, M. D., Professeur de Botanique.

G. O. BEAUDRY, M. D., Démonstrateur d'Anatomie.

A. B. CRAIG, M. D.

L. B. DUROCHER, M. D.

O. RAYMOND, M. D.

D. W. ARCHAMBAULT, M. D.

L. O. BEAUDRY, M. D.

A. P. DEL VECCHIO, M. D.

ALEX. GERMAIN, M. D.

ELZEAR PAQUIN, M. D.

J. A. ROY, M. D.

L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

ABONNEMENT :

Douze mois 25 cts.
Un numéro 3 cts.

Pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration s'adresser à

LA CIE DE L'AMI DU LECTEUR,
No 2 Maple Avenue,
Montréal.

Téléphone Main 187.

MONTRÉAL, 15 AVRIL 1900.

CALENDRIER DE LA TEMPÉRATURE

Pour avril et mai.

15—Pluvieux.	1—Venteux.
16—Clair et beau.	2—Clair, gelée générale.
17—Nuageux et calme.	3—Nuageux.
18—Froid et venteux.	4—Douteux.
19—Froid vif et gel.	5—Averses.
20—Nuageux et mauvais temps imminent.	6—Averses et tonnerre.
21—Pluvieux.	7—Variable.
22—Humide.	8—Très chaud, mauvais temps imminent.
23—Fortes pluies, tonnerre.	9—Pluie et beau temps.
24—Humide, nuageux.	10—Brumeux, variable.
25—Sombre, nuageux.	11—Variable.
26—Averses et tonnerre.	12—Beau.
27—Variable.	13—Bas, pluie et tonnerre.
28—Clair, agréable.	14—Orages et tonnerre.
29—Pluie et grêle.	15—Nuageux et plus froid.
30—Plus chaud, grésil.	

LE JOUEUR DE MANDOLINE

Le soleil dorait de ses clairs rayons les dômes et les palais de Florence, la fière cité des Médicis; mais le vent assez violent avait chassé les frileux promeneurs. Presque seul, Tiziano Crusca suivait nonchalamment les rues étroites. Il pouvait avoir quinze ans. Des chausses de couleur sombre, un vieux justaucorps de satin, un manteau court et une mandoline passée en sautoir formaient son pauvre accoutrement.

Néanmoins, Tiziano n'était pas triste, il s'en allait fredonnant, s'arrêtant pour contempler les monuments aux admirables proportions, jusqu'au moment où la bise finit par mordre sa peau brune. Alors, il s'arrêta sur une petite place déserte et bien abritée, en face d'une opulente demeure dont les statues de pierre semblaient se pencher pour lui sourire. Une borne de marbre l'invitait au repos. Tiziano s'y assit, sorra un instant son manteau autour de lui, puis, la bienfaisante chaleur du soleil commençant à le pénétrer, il prit sa mandoline.

Un air étrangement doux et rythmé s'envolait de ses lèvres pendant qu'il regardait vaguement le petit palais aux statues. Soudain, l'une des fenêtres s'ouvrit, une tête blonde parut, l'enfant continua son chant, tout en souriant avec admiration. La belle inconnue lui fit signe d'approcher, puis se penchant vers lui :

—Où as-tu appris cet air, petit? demanda-t-elle avec intérêt.

—Mattozzi, le premier gondolier de Venise, l'a entendu chan-

ter lorsqu'il passait sous les fenêtres d'un beau seigneur, dont je ne sais pas le nom."

—Et le gondolier te l'a appris?"

L'enfant eut un rire éclatant.

—Il l'a chanté une fois devant moi, cela a suffi" répliqua-t-il fièrement. "Est-ce que Tiziano a besoin des leçons de Mattozzi..."

—Tiziano, c'est ton nom sans doute?"

—Oui, Honneur."

La jeune fille sortit deux florins de son escarcelle et les jeta au musicien en disant: "Demain, reviens chanter le même air, tu en auras autant." Puis, elle disparut.

Le lendemain Tiziano, obéissant à l'ordre qu'il avait reçu vint chanter en face du petit palais; comme la veille, la belle jeune fille parut, lui lança deux pièces d'or et dit encore;

"A demain!"

Et les jours succédèrent ainsi, gonflant la bourse de Tiziano comme elle ne l'avait jamais été auparavant. L'enfant curieux avait bientôt appris le nom de sa protectrice: Stella était la fille d'Andrès Murialti, l'un des plus riches seigneurs de Florence.

Mais Tiziano était artiste, il se lassa bientôt de la mélodie sans cesse répétée; un jour, s'approchant vivement de la fenêtre et refusant d'un geste les florins qu'on allait lui jeter:

"Merci," dit-il, je puis chanter une fois pour rien puisque c'est la dernière."

—Quoi! tu ne reviendras plus?"

—Je retourne à Venise, noble Stella.

—Tu connais donc mon nom?"

—Tout Florence le connaît, ainsi que celui de votre père, le noble, le riche, l'heureux Andrès Murialti!

Le visage de Stella devint mélancolique.

"Potit," dit-elle, "entre sous le vestibule et attends-moi un instants."

Pou après, Tiziano guidé par elle montait l'escalier d'honneur, et pénétrait dans une galerie dont le luxe l'éblouit. Alors, la jeune fille, un doigt sur les lèvres pour lui recommander le silence, souleva une draperie de brocart. Tiziano aperçut dans une autre pièce un lit somptueux comme il n'en avait jamais imaginé; un homme y était étendu... pâle, maigre; cet homme semblait dévoré d'un noir chagrin. Le jeune garçon devina que c'était le père de Stella; et lorsque celle-ci laissant retomber la draperie l'entraîna en lui disant:

"Appelleras-tu encore mon père l'heureux Andrès Murialti?"

—Non certes, je ne donnerais pas ma mandoline et la joie de voguer sur les gondoles de Venise pour tout l'or de votre père!

—Ecoute donc attentivement ce que je vais te dire" reprit la belle Florentine, "à Venise, où tu retournes, parmi les jeunes gens nobles et amis du plaisir, il en est un du nom de Paolo Murialti. Sa vie, dit-on, est une fête continuelle; pourtant, c'est sa révolte contre l'autorité de mon père qui a jeté ce dernier dans le sombre chagrin où tu le vois!"

Le joueur de mandoline eut un geste de compassion:

—Ma mère est pauvre et infirme," dit-il, "mais elle, elle est riche et heureuse, elle possède mon cœur tout entier!"

—Paolo ne peut pas nous avoir retiré son affection, "dit Stella;" mes plus fidèles serviteurs ont essayé de lui porter

mes messages ; vainement, hélas ! Ses amis de plaisir l'entourent, défendent son approche ; mais toi, enfant, tu es intelligent, hardi, ton pauvre accoutrement n'éveillera pas leur défiance... Va, efforce-toi de pénétrer jusqu'à mon malheureux frère, dis-lui qu'Andrès Murialti est prêt à pardonner au fils rebelle ; dis-lui que sa sœur Stella le supplie de ne pas mettre dans sa vie le cruel remords d'avoir fait mourir son père de chagrin !... La mélodie que tu répètes chaque jour, c'est Paolo qui l'a composée pour célébrer ma quinzième année... Ce souvenir ne peut le laisser indifférent ; mais s'il réclame de toi un autre signe avant de croire que tu es bien mon envoyé, présente lui ceci."

En achevant ces paroles, Stella détacha de son cou un médaillon et le remit au jeune garçon. Elle voulut y joindre une bourse gonflée d'or, mais il la repoussa doucement.

"Vous avez payé mes chansons," dit-il, "ma mère sera fière d'en recevoir le prix ; je veux vous rendre grâce en vous servant. Adieu ! que la madone me protège !"

Trois semaines se sont écoulées ; une nuit radieuse étend son voile sur les palais de Venise ; des milliers de gondoles étincelantes de feux bizarres se pressent dans le grand canal, pour gagner la mer où l'on prépare une fête de nuit. Sur le quai, Mattozzi, loueur de gondoles, a vu partir presque toute sa flottille chargée de joyeux promeneurs. La seule gondole qui lui reste avec son conducteur a été trouvée trop petite, elle ne porte que deux fanaux et Mattozzi songe à la mieux orner, lorsqu'une voix au timbre chaud prononça son nom à quelque pas :

"Je ne me trompe pas !" s'écrie-t-il, "c'est Tiziano Crusca !... Eh ! petit, tu as assez des voyages ?... Déjà revenu de Florence !"

— Une fière cité ! Mattozzi, mais trop sévère pour un vénitien comme moi... et puis, leurs Ducs, ça ne vaut pas notre Doge... Avez-vous une gondole à me louer ?"

— A te louer ! j'entends mal ; tu veux plutôt me demander de t'employer ce soir pour ramer... Il y avait de l'argent à gagner, mais tu arrives trop tard !"

— Merci, les Florentins ont été généreux, ma bourse est bien garnie et ma mère riche pour longtemps. Je veux me donner le plaisir de voir la fête sans travailler, voyez je paie d'avance."

Il mit son argent dans la main de Mattozzi stupéfait et, sautant dans la dernière gondole :

"Je vais à la fête sur l'ordre d'une grande dame," dit-il hardiment au gondolier, "tu ne regretteras pas de faire ce que je te dirai."

La nacelle s'élance comme une flèche et laisse loin derrière elle les rues illuminées. Maintenant, c'est la mer pure et calme sous un ciel resplendissant d'étoiles, la mer sillonnée de myriades de gondoles aux feux multicolores et d'ou s'échappent tour à tour des cris d'allégresse et des flots d'harmonie.

Véritable enfant de Venise, Tiziano, qu'entraîne cette joie délirante, mêle ses vivats à ceux des promeneurs, il bat des mains, il est près d'oublier sa mission, lorsque paraît une gondole dorée portant des guirlandes d'étoiles bleues qui brillent comme autant de saphirs :

"Bravo ! bravo ! Vive Paolo Murialti !" crie-t-on de toutes parts.

Sous la tente aux lourdes franges d'or, Tiziano aperçoit, au milieu d'une brillante compagnie de jeune seigneur et de dames richement vêtues, le héros qu'on acclame : un grand jeune homme élégant, aux traits gracieux, à la blonde chevelure...

"Pauvre Andrès ! c'est pour celui-ci que tu meurs de chagrin !" murmure le messager de Stella avec compassion, puis il s'adresse au gondolier : "Ami, il faut suivre cette gondole pendant toute la fête, jusqu'à ce qu'elle dépose son maître devant sa demeure."

L'homme incline la tête en signe d'intelligence ; et les gondoles continuent de glisser sur l'eau transparente...

Les fanaux jettent des lueurs moins vives, les rires et les applaudissements diminuent avec la musique qui cessent par degrés. C'est la fin de la fête.

La gondole aux étoiles quitte la dernière le lieu de son triomphe ; elle vogue, emportant les jeunes seigneurs que la fatigue rend silencieux. Soudain, un chant doux et rythmé s'élève à une faible distance. Paolo Murialti se redresse et, fouillant l'obscurité du regard :

"Qui chante cet air !" s'écrie-t-il d'une voix forte.

Pout toute réponse, le chant se rapproche, puis s'éloigne.

On dirait qu'il sort de l'onde ; mais non, Paolo et ses amis ont aperçu la petite gondole qu'aucun feu n'éclaire plus ; ils ordonnent aux rameurs de la rejoindre, alors l'esquif, mystérieux s'enfuit pour revenir bientôt, ramenant avec lui l'étrange mélodie que Murialti écoute tremblant d'émotion. Rentré chez lui, c'est à peine s'il peut goûter au délicat souper qui attend ses convives.

Le lendemain lorsqu'il s'éveille sous ses rideaux de soie, la voix qui l'avait ému la veille, monte de nouveau jusqu'à lui :

"Il fait jour maintenant ! s'écrie le jeune homme, "fêe ou démon je saurai qui tu es !"

Sautant du lit il appelle, donne des ordres. Cinq minutes après, Tiziano entre portant la fidèle mandoline.

"Ton nom, ton lieu de naissance ?" demanda impérieusement le jeune seigneur.

— Tiziano Crusca, de Venise, pour vous servir Excellence.

— Et ce chant dont tu m'as poursuivi hier ?... car c'est toi, j'en suis sûr... dont tu me poursuis encore ce matin où l'as-tu appris ?

— Mattozzi, le gondolier, vous l'a entendu chanter, un jour qu'il passait sous les fenêtres de votre palais.

— La seule fois que je l'ai chanté ici ! murmure Paolo avec tristesse.

L'enfant poursuit d'une voix ferme :

— Moi, Excellence, depuis un mois je le chante chaque jour devant la demeure où Andrès Murialti cache sa douleur. Aux accents de cette mélodie, le triste seigneur oublie qu'il n'a plus de fils !

— Où as-tu pris l'audace de me parler ainsi ?...

— Près de la noble Stella, dont je suis l'envoyé.

Paolo le toisa dédaigneusement.

Ma sœur n'a-t-elle pu trouver qu'un chanteur des rues pour porter son message ?

—Ces qui se disent vos amis ont chassé ses plus fidèles serviteurs sans qu'ils pussent parvenir jusqu'à vous... moi, j'avais juré de réussir !

—Et combien de florins gagneras-tu pour avoir joué cette comédie ?

L'apostrophe méprisante fait tressaillir l'enfant ; mais ferme sous l'insulte, il fixe le sol pour cacher l'éclair de révolte qui traverse ses yeux.

“ Le pauvre joueur de mandoline n'a pas vendu ses services, répond-il simplement, il a pitié du riche seigneur que tout son or ne peut consoler !

—Mais qui me dit que tu ne mens pas?... Où est le message de ma sœur ?

—La, dit Tiziano portant la main à son cœur et à sa tête, “ et voici mon signe de reconnaissance.”

Il poussa le ressort du médaillon et la douce figure de Stella parut, tendrement appuyée sur l'épaule du frère ingrat !

A cette vue, l'arrogance de Paolo s'évanouit :

“ Chère sœur ! ” murmura-t-il, “ tu m'aimes encore malgré mon oubli... mes fautes... mes folies !... Répète ce qu'elle t'a chargé de me dire, enfant... Quoi ! mon père me pardonne !... me rappelle près de lui !... es-tu bien sûr... as-tu bien entendu ? ”

Le soir même, une étrange nouvelle se répandit parmi les seigneurs, compagnons de plaisir du jeune Florentin : Paolo Murialti était parti pour Florence, en compagnie d'un pauvre musicien.

“ Parle Tiziano, fixe toi-même ta récompense, demanda Stella le lendemain de l'heureux jour qui lui avait rendu son frère.

—Le dévouement ne se paie pas. Honneur, répondit fièrement l'enfant.

Elle sourit et désignant l'instrument qu'il portait en sautoir :

—Alors, ne me refuse pas de me vendre ta mandoline.”

De quel prix la paya la noble Florentine, l'histoire ne le dit pas. Elle ajoute seulement que depuis ce temps, on vit Tiziano Crusca vêtu d'habits élégants, parcourant les rues de Venise dans sa gondole dorée ; pendant que la mandoline est suspendue à la place d'honneur dans une galerie du palais Murialti.

ANNE MOUVANS.

CHARITE

Bis dat qui cito dat.
(SÈNEQUE)

*Donnez au pauvre du chemin.
Point n'est besoin d'une parole,
Lorsque vous laissez une obole
Parfois tomber de votre main.*

*“ C'est du pain pour le lendemain.
O bienfaiteur, ô mon idole ! ”
Disent ses yeux à qui console
Le trop malheureux être humain.*

*N'interrogez pas la misère.
Vous savez bien ce qu'elle espère,
Vers vous tendant ses maigres bras.*

*A ceux que le ciel abandonne
Donnez, donnez. Ne tardant pas,
Deux fois on donne ce qu'on donne.*

Auguste MAZE,

L'INTELLIGENCE DU CHIEN

Il y a des chiens bien intelligents et naturellement des chiennes qui le sont encore plus. Mais je n'ai jamais connu de plus aimable bête que Norah, chienne Setter-Gordon, appartenant à M. Barbat. C'est son propriétaire lui-même qui l'a présentée au public dans une lettre adressée au *Chasseur pratique*. Norah aime les fleurs et sait les cueillir pour son maître. M. Brabat raconte : Au mois de juin, dans une promenade sur les bords des étangs d'Aiton (Savoie), nous essayions, un ami et moi, d'atteindre avec nos cannes des fleurs de nénuphar, sans y parvenir. Voyant des fleurs encore plus belles au milieu de l'eau, je sillai Norah, je lançai des pierres à côté des nénuphars pour l'engager à aller en chercher. Comprenant aussitôt, Norah se mit à la nage et, allant du bord au milieu de l'étang, elle rapporta assez de fleurs pour remplir une corbeille. Les gardes qui étaient présents ne pouvaient en croire leurs yeux. La chienne plongeait la tête dans l'eau de façon à couper la tige du nénuphar à une certaine distance de la fleur.”

Décidément très serviable cette jolie chienne. Un matin d'hiver, elle entra dans le cabinet de son maître, une bûche de bois dans la gueule. Elle redescendit l'escalier, prit une nouvelle bûche et l'apporta encore près de la cheminée. Les allées et venues continuèrent jusqu'à ce que la provision lui parut suffisante. Après quoi elle remonta et s'installa près du feu. Toute peine mérite salaire. HENRI DE PARVILLE.



Latulippe qui vient de creuser un trou se trouve en face d'un amas de terre qu'il ne sait où placer et ne trouve pas d'autre moyen que de creuser un autre trou pour y mettre la terre sortie du premier.

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

LE DEVIDOIR

Lorsque j'étais petite, il n'y a pas bien longtemps encore, j'avais, à la campagne où nous passions la moitié de l'année, une vieille arrière grand'tante, qui a été la personne par laquelle je fus le plus gâtée. Voici sa logique : à mon âge on n'a plus le temps d'être sévère ! Et grâce à elle, les étés que nous vécûmes ensemble furent pour moi une sorte de paradis.

Tout l'hiver, à Paris, ne sortant qu'à pas comptés, sans cesse tenue par la main, je faisais des projets d'escapade, de parties avec ma vieille tante ; puis, aussitôt le printemps arrivé, je partais, joyeuse comme lui, pour la revoir et lui raconter, exagérant toujours un peu, la vie agitée que je menais.

Nos maisons se touchaient : on pouvait communiquer par les jardins ; aussi, dès qu'on m'avait levée, habillée, courais-je chez ma tante. J'étais reçue, lorsque j'apparaissais à la porte mitoyenne, par les exubérants bonjours de sa bonne dont la joviale brusquerie l'effrayait même toujours un peu :

— Doucement, doucement, Lydie, ordonnait-elle ; vous allez faire peur à Tutiote !...

Tutiote était un des petits noms cajoleurs par lesquels ma tante me désignait ; mais lorsqu'elle me parlait, elle m'appelait ordinairement ma petite mère, — quoique n'étant aucunement russe, — mon canard, ma caille. Je ne me souviens pas qu'elle m'ait jamais donné mon nom, (ce qui arrive parfois aux parents, lorsqu'ils abandonnent les qualifications d'amitié et prennent des airs sévères pour gourmander à propos de quelque méfait !) En aucune circonstance, ma tante ne m'a punie. Seulement, quand j'avais fait une trop grosse sottise, elle me grondait doucement, d'une voix de caresse.

Combien elle me paraissait vieille, ma tante : quatre-vingt-cinq ans ! Toute ridée, toute voûtée, le corps incliné vers la gauche, tenant toujours ses lunettes qui disparaissaient dans ses larges mains osseuses déformées par la goutte. Très bien portante néanmoins, sous de frêles apparences, sans cesse elle trottnait, mais d'une manière si peu sûre qu'on avait toujours peur de la voir tomber. Moi, avec l'importance de mes six ou sept ans de fille grande pour son âge, je lui disais, posant sa main ridée sur mon petit bras nu : Appuie-toi sur moi, ma tante, je suis très forte.

Et son visage pâle, qu'animaient de petits yeux gris de souris, qu'encadrait un bonnet de dentelle noire où souriait une bouche compatissante, s'éclairait, se détendait en un gai et jeune rire qui surprenait chez cette nonagénaire. Elle riait de si bon cœur, ma tante ! " Comme Mademoiselle ne rit plus d'habitude " prétendait Lydie, toujours derrière nous, se méfiant de mes idées, des jeux ou des occupations que je proposais.

Vingt fois, durant le jour, ma mère venait me chercher, m'emmenait pour lire ou écrire ; et vingt fois la porte de communication claquait, au bout d'une demi-heure, d'une heure, de quelques minutes ; alors, d'une voix de rogomme, de toute

ma force, je criais : — " Lydie, es-tu sortie ? " car on avait peur que je ne fatiguasse ma tante, si Lydie n'avait pas été là. Celle-ci disait venant à ma rencontre : — Ah ! voici encore notre militaire !...

Bonne Lydie ! elle essayait de tous les moyens pour m'empêcher de faire ou de dire des folies ; mais moi qui connaissais son fond d'indulgence, je n'étais nullement arrêtée par ses remarques ; et, lorsque pour me calmer, elle menaçait d'appeler Belville, le garde, je lui braillais aux oreilles : " Haine aux tyrans, jamais, jamais en Franco, jamais Belville ne régnera ", mettant dans ma voix tout l'éclat que je pouvais soutenir, ayant toujours l'espérance de me faire entendre de celui dont on avait voulu me faire un croquemitaine et qui demeurait à côté.

Parfois même, je désobéissais. Connaissant les heures de courses de Lydie, je me fauflais sans bruit chez ma tante que je trouvais dans " la salle ". Elle ne la quittait jamais que pour se glisser dans la cuisine, prendre son sécateur et trotter dans son jardin, taillant, grossant.

En province, la salle est une pièce que l'on occupe habituellement. On y mange, on y reçoit, on y travaille, on y cancanne ; pour tous, c'est la place publique de la maison, souvent même, il y a une alcôve et l'on y couche. Les autres pièces ne sont utilisées que lorsqu'il y a du monde.

Chez ma tante, la salle était très vaste. Un immense paillasson ovale couvrait le pavé rouge. Rangés méticuleusement contre les murs, des sièges aux fines sculptures, ornés de tapisseries à personnages, avec des housses jaunes ; un clavecin en bois de rose, dont les cordes résonnaient, chaque fois que dans la rue passaient de trop grosses voitures ; et d'un côté de la cheminée, la table où ma vieille amie pronait ses repas. Elle se tenait, ordinairement, assise de travers sur le bord d'une chaise, devant une fenêtre ; en face d'elle étaient posés, sur un bonheur-du-jour, son missel, son chapelet, sa boîte à ouvrage, son encrier. C'est là qu'elle végétait, travaillait, égrenait son rosaire, et de temps à autre relisait des lettres, parcourait des papiers de famille, dont elle remplissait à mesure une corbeille, afin de les trier et d'en brûler " pour que l'on n'eût pas, disait-elle, ce mal à se donner plus tard... "

Si, lorsque j'arrivais, ma tante cousait : " vite une aiguille, du fil, de la mousseline, ordonnais-je ", et me voilà brochant, quelle broderie ! ou bien confectionnant à grands point des sacs pour mettre des pois verts dans le pot-au-feu. Marmottait-elle son chapelet ? J'allais m'asseoir sans bruit et d'un air entendu sur le grand canapé. Bientôt, ma tante, qu'une semblable tenue édifiait, quittait tout pieux exercice et se tenait à ma disposition.

Alors, quatre chaises attachées par des ficelles me formaient un attelage ; deux paires de fauteuils face-à-face représentaient une voiture ; un bâton me servait de fouet, et en route pour la victoire !

Ma tante assise près de moi, nous partions pour les pays lointains, pour des voyages extraordinaires. Aux relais nombreux, je me rafraîchissais, tel un bon conducteur de diligence. Du reste, nous ne nous embarquions jamais sans provisions : échaudés nouveaux et croquants, pommes douces, noisettes fraîches ou prunes juteuses. Je dépeignais à mon voyageur les paysages, j'attirais son attention sur les sites

remarquables. Imaginais-je des nuits froides ou pluvieuses ? Je l'entourais de couvertures et de châles, et, quand des visiteurs arrivaient ou que Lydie rentrait, on nous trouvait installés dans notre calèche, ma compagne faisant des frais de conversation, moi, tapant, claquant du fouet, injuriant mes chevaux imaginaires. Ma tante qui personnifiait le calme, et n'avait, en toute sa vie, écouté autant de bruit, répétait, de son air doucement gai :

— Pas si vite, Monsieur le conducteur, vos chevaux sont peut-être las ! pas si fort, vous allez vous fatiguer à crier !

Bonne vieille tante ! En eut-elle de la patience avec sa Tutote. Une fois par semaine, le lundi, mon couvert était mis chez elle. Ce jour-là, je ne me rendais pas dans la matinée chez ma tante, et n'arrivais que pour l'heure du déjeuner, — qui dans le pays s'appelle le dîner.

Lorsque je me présentais, mon hôtesse, assise dans la salle, tricotait ordinairement, et je m'intéressais au cliquetis de ses fines aiguilles de fer, dont le bout était sans cesse rouillé.

Lydie, en mon honneur, finissait de mettre le couvert sur la table dressée au milieu de la pièce, car ma tante prenait, de coutume, ses repas dans le coin de la cheminée, le visage tourné vers le mur.

J'exigeais, lorsque j'étais là, que Lydie s'accoutumât à servir suivant les règles, et, quand le déjeuner était prêt, c'était en riant qu'elle venait m'annoncer : " Mademoiselle est servie ", — Je désirais aussi qu'elle mit un tablier blanc, et ne jacassât point, tandis qu'elle disposait les plats.

Assise droite sur ma chaise, en face de ma tante, je lui tenais de sérieux propos, la servais, découpais ; tout marchait à merveille jusqu'au moment où, avant le café, elle me disait : " Prends un doigt de vin pur, mon canard, cela fait digérer ". Alors, moi, je mesurais mon petit doigt en hauteur, au lieu qu'il fut en large, et je me versais un plein verre. Il fallait que Lydie intervînt et me forçât d'obéir.

Après le déjeuner, on me laissait chez ma tante, et, c'était là des moments où je m'amusais franchement : je furetais partout, fouillais les armoires, ouvrais toutes les portes et découvrais sans cesse des distractions inespérées, avec ou sans ma tante qui, non seulement m'accordait pleine liberté de faire tout ce que je voulais, mais qui encore s'ingéniait à me trouver des amusements. Se reportant à son enfance, elle m'y ramenait en quelque sorte avec elle, par une infinité de petits jeux qui la divertissaient autant que moi. Je me rappelle notamment combien elle était joyeuse lorsqu'elle m'enseignait le moyen d'entendre, comme elle disait, *sonner les cloches de Rome*, à l'aide d'une cuillère d'argent surpendue à une ficelle, dont on tient les becs dans ses oreilles ; et ensuite, le gros bourdon de la cathédrale, en substituant une pincette à la cuillère.

Un jour, j'entrais dans une des chambres d'amis, et je vis, étalés sur des dossiers de chaises, les vêtements que mettait, le dimanche, ma tante, pour aller à la messe : châle à pointe, jupe à queue, chapeau à passe duquel pendait un long voile de gaze.

Aussitôt j'enfile la jupe, fais quelques pas pour admirer la traîne, épingle le châle, me coiffe du chapeau où disparaît ma petite figure, puis je mets de vieilles lunettes et descends me faire contempler. En passant dans l'antichambre, je me sai-

sis d'un énorme parapluie et apparais très digne à la porte de la salle. Ma tante sourit avec bonté, Lydie s'exclame et s'épanouit, je fais plusieurs fois le tour de la pièce, marchant avec solennité, puis, comme j'exécute une révérence, les bras arrondis, la jupe pincée entre les doigts, je m'embarrasse dans ma robe, et... voilà sa majesté par terre, qui gigotte au milieu de ses vêtements retroussés. Ma tante rit de tout son cœur, Lydie se roule ; plus elles rient, plus je suis furieuse et m'empêtre davantage dans les plis de mes falbalas. Enfin ! on me relève, on me déshabille et je ne me rassérène qu'après des excuses de Lydie pour sa conduite irrévérencieuse.

Ma tante n'avait d'autre infirmité qu'une légère dureté d'oreille ; aussi en profitais-je pour donner cours à ma voix éclatante, afin que ma tante m'entendit mieux.

Un jour, nous étions dans notre véhicule improvisé, par un soleil illusoire, j'avais adjoint à notre équipage ordinaire un immense parapluie de cotonnade bleue, qui en cette circonstance, nous servait d'ombrelle, lorsqu'arriva un vieillard aussi ridé que ma tante, mais très long... jusqu'aux épaules toutefois, car là, il se cassait subitement et laissait retomber sur sa poitrine une figure d'ermite joûneur.

Ma tante, quittant sa voiture, courut le recevoir, et une conversation extraordinaire s'engagea. Le visiteur était plus sourd que son amie et ne parlait pas, murmurait. Elle ne comprenait donc guère ses discours mieux qu'il n'entendait les siens ; de telle sorte que ma tante lui demandant :

— Votre santé est-elle bonne ?

Il reprenait :

— C'est vrai, il fait bien sec : je viens d'aller rendre visite à Madame B..., qui a un fort beau jardin, et elle est obligée de l'arroser. Je crois que, du reste, vous envoyez aussi chercher de l'eau à la rivière ?

— Oui, repartait ma tante, à nos âges, on a toujours quelques petites infirmités !

— Ah ! Monsieur le doyen va changer de vicaire ! on disait celui-ci convenable et d'excellente famille.

— Voyez-vous, ma petite nièce vient me tenir compagnie et me faire voyager avec elle !

Et comme, en parlant, ma tante me désignait du bout de ses lunettes qu'elle tenait à la main, et que, pour passer le temps, j'avais pris la chatte sur mes genoux :

— Vraiment, c'est ce joli chat qui s'était perdu ? Vous avez dû être bien satisfaite de le retrouver.

— Comment va Monsieur votre neveu ? On le disait souffrant.

— L'autre soir, on passant, je l'ai vu jouer avec une chausure et il avait l'air fort gai.

— C'est si triste les jeunes gens malades ! Je suis très satisfaite qu'il aille mieux.

Je m'en allais, tandis que la conversation continuait ainsi. Respectueux l'un de l'autre, ces amis ne voulaient pas s'apercevoir de leur mutuelle surdité. Si bien que leurs adieux mêmes étaient des quiproquos.

Dans la cour de ma tante était l'entrée de la cave, dont la porte s'ouvrait au niveau du sol et se rabattait contre le mur du salon. J'aimais fort à grimper dessus. Afin d'empêcher ces ébats, qui offraient ma tante, Lydie m'avait dit et répétée que cette porte était vieille, que le bois en était vermoulu,

et que je risquais de tomber dans la cave parce que la porte pourrait bien *fondre* — c'était l'expression de la bonne fille pour dire se casser, s'enfoncer.

Lydie, très pieuse, comme sa marraine, avait rapporté d'un pèlerinage à Notre-Dame-de-la-Salette une bouteille d'eau bénite, pour remplir tous les bénitiers aux chevets des lits. Immédiatement, il me fallut de la fameuse eau ; et Lydie de ce récrier ; mais à force de supplications, d'injonctions, comme elle ne savait rien me refuser, j'en obtins plein un petit flacon, dont je me rappelle encore le bouchon recouvert de métal.

Oh ! horreur ! Lydie quelques instants plus tard ne me trouva-t-elle pas en train d'arroser la porte de la cave avec son eau bénite ? Et je dis triomphalement en réponse à ses exclamations : "Comme cela, je pourrai monter dessus, elle est bénite, elle ne *fondra* point !"

Et Lydie, désarmée, se mit à rire de ce méfait, pour lequel tout autre que moi lui aurait semblé digne d'excommunication.

Notre grande expédition, celle à laquelle ni ma tante ni moi ne devions nous livrer seules, était l'ascension du grenier.

Sur le palier du premier étage, devant le grand escalier que je descendais toujours à cheval sur la rampe, (rampe en chêne, si haute et si large que je ne l'atteignais qu'en me hissant sur le bout des pieds et en m'accrochant aux moulures de ses colonnes) on ouvrait une petite porte, et un escalier raide, étroit, tournant, vermoulu, apparaissait. Je crois bien que nous ne le gravissions, l'une et l'autre, qu'en nous aidant des mains autant que des pieds ; ma tante, prudente et calme, me faisant des recommandations ; moi, fanfaronne et excitée, trouvant des phrases rassurantes.

Oh ! ce grenier, que de douces joies il fait revivre !

Combien, encore jeune, on se sent déjà vieux par les souvenirs.

Bien des fois, au cours de voyages dans notre voiture, ma tante m'avait dit : Il doit y avoir telle chose, ou telle autre ici, mais c'est au grenier... Autrefois, nous avions cela, mais on l'a monté ; ah ! j'aurais bien des choses à y ranger, si Lydie n'avait pas toujours peur que je ne me fatigasse.

Usufruitière de l'héritage de l'une de ses sœurs, morte depuis de longues années, (héritage qui, plus tard, devait revenir à des neveux et nièces) ma bonne tante ne regardait rien comme lui appartenant.

Jamais elle ne disait : ma maison, mes propriétés, se jugeant dépositaire et non propriétaire. Jamais, non plus, elle ne me donnait rien, elle me *prêtait*, n'osant disposer d'aucun objet en ma faveur. Elle ne se départissait que de certaines choses personnelles.

Cependant elle trouvait le moyen de faire d'abondantes aumônes. Je me rappellerai toujours les bontés qu'elle eut pour deux malheureux enfants délaissés. Elle les vit la première fois sur la place publique.

Ils dormaient profondément, serrés l'un contre l'autre. Elle les conduisit dans un hospice et, de ce jour, fut pour eux la meilleure des protectrices.

Donc, lorsque nul n'était là, nous escaladions les degrés du grenier. Je m'y rendais avec bonheur, car, chaque fois, je trouvais réunis, le plaisir de l'inconnu, mêlé aux ineffables joies de retrouver de vieux amis.

Qu'il me semblait beau ce grenier !

Il s'étendait sur toute la maison. Attachées aux larges poutres du toit, de longues cordes de chanvre gris attendaient les lessives ; tout le monde était obligé de se baisser pour passer dessous, sauf ma tante qui, très vieille, perdait chaque jour de sa taille et moi qui, très jeune, ne gagnais qu'lentement la mienne.

Autour, s'alignaient de larges coffres à linge, des malles, des paniers, de vieux meubles détériorés, poussiéreux, mangés aux vers, — car jamais on ne jetait rien chez ma tante ; ce qui ne pouvait plus servir était mis au grenier, pour qu'on le retrouvât, — de grandes boîtes remplies de ferraille, d'où émergeaient de minces girandoles ouvragées, de délicieux travaux de ferronnerie. Des pots de grès, des écrans, des porcelaines anciennes, léchées de couleurs criardes, des métiers à broder, des sacs de bouchons, des claies, des provisions de fruits, marrons, noisettes, des mannes de plumettes et jusqu'à un buste caesé de Jean-Jacques Rousseau qui pleurait de son œil unique des larmes de plâtre ; puis des caisses et des paniers, et encore des paniers et des caisses.

Comme c'était amusant de soulever ces couvercles, de fureter dans tous les coins, de retourner les meubles, d'ouvrir les paquets, de fouiller dans les boîtes ! Mais mon attention se reportait toujours vers deux grandes armoires, adossées contre le corps de cheminée qui se dressait au milieu du grenier.

Dans l'une étaient les poupées, leurs lits, leurs costumes, les plus extraordinaires costumes qu'il se pût voir. Chaque hiver, après mon départ, Lydie remontait le tout, et, chaque été, nous faisons un amas des jouets, pour les redescendre.

Oh ! les bizarres poupées, à tailles de guêpes, coiffées de chapeaux cabriolots puce, de toques de soie rose ou de satin blanc ; vêtues de robes à pincées, de jacos chamarrés, de cretonnes adorables ; parées de fichus gris argent chatoyant à reflets pâles, bleu paon à lignes sombres, pourpro zôbré de noir ; habillées de manteaux à triples collets ouatés, en taffetas olive, grenat, héliotrope.

L'autre armoire contenait, (sur les rayons du haut) des uniformes ayant servi aux frères de mes tantes, qui avaient fait les campagnes du Premier Empire. On voyait se dresser des schakos à cocardes tricolores, à longs plumets rouges, des casques dont le cuivre terne avait l'air endormi et qui devaient être bien étonnés là, dans un grenier de vieille fille. Les planches du bas renfermaient des livres : livres de piété, reliés de toiles éclatantes, surmontés de dessins criards, et livres sauvés des hécatombes faites par Lydie qui en prenait au hasard pour les déchirer et en allumer les feux. Il est évident que plus d'un chef-d'œuvre s'en alla par feuillets dans les vastes cheminées. On retrouvait, parfois, des en-tête, des pages éciappées à la flamme, et on y déchiffrait des titres anciens et bizarres.

J'étais bien petite, mais déjà liseuse, et quand ma tante méditait devant son paroissien, je dégustais des voyages, des contes moraux ; voyages et contes choisis, pour moi, par ma meilleure amie, et qu'elle faisait rapporter par Lydie dans un petit panier, son *vade mecum*, car nous serions tombées avec notre fardeau.

Sur un coin de bahut, un grand dévidoir de forme ancienne, avec un échouveau de fil de lin encore inachevé, me tirait l'œil

depuis longtemps, depuis toujours. Pourtant, à chaque demande, ma tante restait sourde.

—Non, ma petite mère, je ne puis te le donner, il ne faut pas le toucher. Il est là depuis bien des années, on ne le prendra plus, tant que je vivrai, mais après moi, il sera pour toi...

Et chaque fois, je revenais à la charge, impatiente de faire tourner le dévidoir, de bobiner le fil qui, n'étant pas terminé, semblait m'inviter à le faire.

—C'était à toi, ma tante, le dévidoir ?

—Oui, ma petite mère ; c'est le lin que filait notre bonne Joséphine et dont mes sœurs et moi formions des écheveaux, le soir, à la veillée. C'est avec cela qu'on faisait le gros linge de la maison.

—Mais alors, ma tante, on en a donc eu assez de fil, que celui-là est resté ?

—Sans doute, ma petite mère ! Puis, notre vieille Joséphine est morte, et on ne retrouve plus de ces domestiques dévoués, qui faisaient partie de la famille, donnaient tout leur temps à la maison, avaient élevé les enfants et les aimaient comme les leurs.

—Pourtant, Lydie est gentille, ma tante. Moi, je ne suis en colère après elle que quand elle va chez sa mère, où elle reste trop longtemps, et qu'elle n'est pas là pour me donner à goûter.

—Mais, ma petite caille, Lydie ne va chez sa mère que lorsque je le permets.

—Je sais, ma tante ; mais tu permets toujours. C'est comme pour aller au salut. Ainsi, le soir où tu étais malade, ne t'ai-je pas aidée à te coucher ; et, à sa rentrée, elle a ri de tout son cœur, en me voyant te donner de l'eau sucrée.

Mais, revenant à mon idée fixe :

—Alors, ma tante, comme Lydie ne file pas, tu ne dévideras plus. Pourtant, moi, si tu voulais, je déviderais bien.

—Oui, ma petite mère, mais plus tard, je préfère ne pas le descendre maintenant.

—Je ne l'abîmerais pas, tu sais. Je ne casse presque rien et Lydie me laisse toucher à tout.

—Tiens, voilà des noix, sur cette corbeille, dans ce petit sac. Oui, ma petite amie, c'est à ton intention que j'en ai fait acheter avant ton arrivée. Les aimes-tu ?

—Oh ! ma tante, je les adore !

—Tant mieux, ma petite mère, mais je te conseillerai de dire : je les aime, on ne doit adorer que Dieu.

—Bien, ma tante. Et Pauline ? Il faut la mettre aussi en haut de l'escalier, pour que Lydie vienne la prendre, avec son bercean et ses robes.

—C'est cela, nous allons poser tous nos petits paquets près les uns des autres, et je vais aller voir si les souricières sont bien tendues. Puis il faut encore que nous mettions de côté ce qui servira prochainement au reposoir.

—Il sera magnifique, cette année, ma tante ; il y a au jardin des quantités de pivoines et de lis, et on fera un reposoir entièrement rose et blanc.

—Si tu veux, ma perdrix, tu le prépareras avec ta mère. Vous avez plus de goût que nous, qui ne voyons rien ici. Autrefois, ma sœur Adèle le faisait bien beau, si distingué ! Elle était tellement adroite.

—Mais, elle, ma tante, elle n'avait donc pas de dévidoir, qu'il n'y en a qu'un dans le grenier ?

—Non, ma petite mère, celui-là était à la maison ; ma sœur en avait de petits, pour des ouvrages fins. Souvent, elle effilochoit de la soie que l'on cardait, et dont on faisait de bons couvre-pieds piqués...

—Ma tante, regarde, il est mal posé, le dévidoir, il tombera un de ces jours !

Tout-à-coup, du bas de l'escalier, montait une voix inquiète :

—Mademoiselle ! Etes-vous là ? — Mademoiselle, où êtes-vous ?

Car Lydie ne parlait pas à la troisième personne, ma tante ne l'exigeant point (de son temps on ne demandait pas cela à Joséphine). Et, enfin, la tête de Lydie émergeait de l'escalier.

—Oh ! j'aurais du m'en douter, c'est ce brigand-là qui est venu et qui vous a forcée de monter, au risque de vous faire tomber dans cette mauvaise grimpe, qui fondra un de ces jours ! Elle n'en fera donc jamais d'autres !...

Et Lydie courait après moi, m'attrapait et m'embrassait de toutes ses forces.

—Assez, assez, Lydie, vous allez lui enlever ses belles couleurs, disait ma tante, qui ne m'embrassait jamais que le front.

—Viens, Lydie, tu vas remettre le dévidoir à sa place, car il va tomber, il est tout au bord de l'armoire.

—Ah ! oui, le fameux dévidoir ! Tu sais bien que mademoiselle ne veut pas qu'on y touche, disait Lydie. Et elle le descendait, se donnait l'air de souffler dessus, pour que je pusse le voir de plus près et plus longuement. Puis, bien vite, elle le remettait sur le dessus du bahut, tandis que je suivais ses mouvements, le nez en l'air, les mains dans mes poches. Ensuite, elle prenait nos paquets et s'occupait de la manière dont s'effectuait notre descente.

II

A chaque automne, depuis que je me souviens, ma tante est émue lorsque nous partons : elle nous fait ses adieux, sans phrases, sans comédie, simplement, comme sa vie et sa personne, car elle pense ne plus nous revoir. "A mon âge, ne doit-on pas être prêt à partir ?"

Pourtant, plusieurs fois encore, le printemps nous ramène près d'elle. Nous la retrouvons la même, ni plus vieille, ni plus impotente, également placide, tranquille, dans sa salle toujours pas changée ; et j'arrive pour faire revivre la maison, comme prétend Lydie, qui n'est pas ennemie d'une partie de rire et d'un peu de bruit, quand ma tante le supporte.

Mais un hiver, à Paris, arrive une lettre : ma tante est malade ! En quittant l'église, le dimanche, après la messe (sa seule sortie depuis longtemps déjà) quelqu'un l'a arrêtée, malgré Lydie qui voulait lui faire abrégier la conversation, et elle a attrapé froid, elle a la fièvre, elle tousse, elle est alitée avec l'influenza.

Quel contre-sens ! ma tante avoir l'influenza ! Cela ne jure-t-il pas comme un anarchiste dans un salon Louis XV ? Néanmoins, le médecin ne la trouve pas trop mal. Rien n'est désespéré. Mais une dépêche nous émeut, nous partons.

Lorsqu'arrivant à notre coup de marteau, Lydie vient nous ouvrir en pleurant, je saisis à la façon dont elle me prend dans ses bras, que ma tante n'est plus.

Nous entrons. Si triste, la maison déjà envahie, comme une hôtellerie, les jours de marché, par des nièces, des neveux, venant une fois l'an et qui arrivent surveiller, flairer le secrétaire. Dans la salle, la chaise de ma tante, près de sa petite table, est vide. Entourant la cheminée, les héritiers causent, discutent; tandis que dans la pièce à côté, bonne maman achève d'ensevelir ma tante avec Lydie.

—Oh! ma chère, n'y va pas, dit une cousine à maman qui, après avoir enlevé son chapeau, se prépare à entrer dans la chambre, c'est inutile et si pénible. Moi je ne pourrais supporter ce spectacle.

—Surtout, dit papa, en me désignant, veille à ce qu'elle n'entre pas.

Non, je n'entrerai pas, je ne suis pas entrée; mais, le lendemain matin, comme j'arrive avec papa venant relayer maman qui a passé la nuit, je me faufile par l'office, d'où, par une porte vitrée, je puis encore revoir ma bonne petite tante, dormant dans son lit, telle qu'elle était quand je la bordais, lorsque, fatiguée, elle se couchait avant le dîner; mais ayant en plus la sérénité que donne une mort calme, pieuse, comme avait été celle de ma tante, avec sa certitude de revivre, et de retrouver les siens.

* * *

Ce soir, le menuisier a apporté la bière; on y a couché ma tante. De la salle où je suis avec les cousines (évitant toujours les impressions tristes, dans cette maison de mort) on entend le bruit du marteau qui cloue le cercueil. Le feu jette d'instant en instant de longues flammes qui se lancent dans le trou béant et noir de l'énorme cheminée, après avoir léché les armoiries de la plaque. J'écoute toujours le marteau, pendant que, du fond de la pièce, où je me suis jetée sur le grand canapé, je vois toutes mes parentes qui se composent des têtes de commande, qui se croient obligées de pousser de temps à autre un soupir, pour rompre le silence; tandis que les cloches des morts semblent accompagner en mesure les coups frappés par le menuisier. On se demande, à voix basse, si tel ou tel ami doit venir pour l'enterrement, si l'on n'a pas eu froid la nuit dernière, à quelle heure on repartira le lendemain, (les scellés sont mis!) Mais de ma tante, pas un mot; mais de regrets, aucun dans le cœur.—Maintenant on ne cloue plus, les cloches sonnent toujours; le feu s'éteint et ne laisse voir qu'un amas de cendres froides et grises sur d'autres cendres rouges, chaudes, brillantes.

Oh! la coutume sauvage que cette habitude de province, qui réunit on un festin les parents et amis, après les inhumations. C'est là que l'on remarque, mieux que partout ailleurs, combien l'on est peu de chose sur terre, et où l'on voit la minime quantité d'âmes qui vous regrettent, retenues par les convenances, au commencement du repas. Puis, on a faim, le retour du cimetière a creusé, et on est plus léger de ne plus se sentir près de la mort. Lorsqu'arrive le dessert et

que les vins ont circulé, les invités se relâchent. A part le brassard de crêpe des conviés (on en noue un au bras de chaque invité avant le service), on ne saurait dire si l'on est à une noce. Ceux qui souffrent vraiment n'ont qu'une douleur de plus: celle de voir combien leur peine est isolée et de se trouver seuls avec le chagrin, au milieu de rires malséants.

Je vois encore toutes les pièces de la maison de ma tante, avec des rangées de tables; les convives mangeant, parlant; les héritiers, pour bien montrer leurs droits, pourtant incontestables, allant, venant, ordonnant, faisant des recommandations à Lydie, gardienne des scellés.

Pauvre petite tante! qu'elle est loin de leurs pensées. Un neveu, trouvant bon de parler d'elle, disait, au commencement du déjeuner: "On ne s'aperçoit pas qu'elle manque, elle faisait si peu de bruit!" Voici votre oraison funèbre, chère vieille amie, si constamment douce, si effacée, mais vous manquerez toujours à ceux qui vous ont beaucoup connue, qui n'auront jamais assez de cœur pour vous aimer et ne vous apprécieront jamais assez.

Dans le cours de l'été, une nièce étant en Amérique (je n'avais jamais entendu parler que des oncles d'Amérique, pas des nièces) il fallut tout vendre chez ma tante. Quelle peine! Avec combien de dévotion je recueillis, escortée de Lydie, tout ce que j'avais vu lui servir journellement ces dernières années: le verre, le couteau, le petit bol à anse dans lequel, chaque matin, elle prenait son café au lait, son coquetier, la boîte où était son ouvrage, le sablier devant lequel j'avais guetté si souvent l'écoulement du sable, son chapelet, que je lui avais vue dire tant de fois, une croix des Iles, faite de noyaux sculptés, qu'elle avait sur sa console, le porte-plume avec lequel elle écrivait constamment, de sa fine écriture ronde, régulière, droite, à peine tremblée, la lanterne qui nous éclairait à la cave. Tout fut mis dans une caisse et posé ensuite dans la cuisine, parmi les lots préparés pour la vente.

Pauvre maison, autrefois si bien rangée, si calme, jadis si familiale, maintenant pleine de bruit et du heurt des vieux meubles!...

Rien de plus bizarre que ces ventes mobilières, en province: le garde de la ville devient crieur. Monté sur une table, il débite des boniments pour allumer le public, et présente les lots, autour de cette table. Une foule compacte s'amasse. Ceux-ci apportent des brouettes, celles-là des paniers, et d'autres amènent des carrioles pour les charger de leurs achats. Les femmes sont une masse grouillante et brune, chamarrée de couleurs blessantes.

Chez ma tante, la table du crieur fut mise dans la rue, et l'on passait les objets de l'intérieur, où se trouvaient le notaire, son clerc et nous tous. La vente devait durer plusieurs dimanches.

Elle commence. Peu à peu nous voyons s'en aller le mobilier familial. Soudain, Lydie me fait signe en voyant le crieur prendre une boîte et dire:

—Un tas de bricoles, un verre, une lanterne, à dix sous...

C'était mon lot.

—A douze sous... lance une voix rêche.

—A quinze, jargonne un charretier en blouse.

—A seize... hurle une grosse femme coiffée d'un bonnet énorme.

B. E. MCGALE

Montréal, 21 mars 1893.

Cher Monsieur,

Nous avons fait usage de votre SPRUCINE dans notre Couvent ces quatre ou cinq dernières années, et nous pouvons consciencieusement la recommander comme un bon remède pour la toux, le rhume et les affections des bronches.

J'en ai envoyé à notre Maison-Mère où l'on s'en sert maintenant, et là aussi on est entièrement satisfait.

L'usage de la SPRUCINE devrait être répandu partout, car il est certain que ce remède est bien tel que vous le prétendez.

La Supérieure de l'Académie Ste-Anne.

—Vingt sous ! jette, avec un juron, un homme endimanché.

—Vingt-deux... offre un ouvrier sale.

—Vingt-cinq... brait un gros garçon, en tablier.

—Va donc ! me dit alors Lydie.

—Vingt-huit sous ! criai-je de ma petite voix perçante.

Le crieur se retourne, rit et continue :

—Vingt-huit sous ? Plus rien ? On ne dit plus rien ?... Adjugé !

Le marteau du notaire tombe, la vente reprend, et je m'enfuis, pleurant, tenant serré entre mes bras tout ce qui me reste de ma tante, de sa douceur et de mes gais jours d'autrefois ; tandis qu'une vieille cousine, qui ne voit en tout ceci qu'un enfantillage, s'égayait de me voir avec mes poteries.

Le second jour de vente, on enleva les scellés du grenier et l'on se mit à en tirer le contenu. On jeta au feu de vieux cartons, des papiers salis, jaunis par le temps, des corbeilles cassées, des chiffons fongés par les souris, les loirs. On fit des tas de la ferraille, et l'on descendit, pour être brûlés, les objets vermoulus : boîtes, chaises, coffres. Subitement, je m'aperçois que l'on emporte en bas, avec eux, le dévidoir :

—Lydie, Lydie, le dévidoir ! Je l'achèterai ; je l'ai toujours voulu, et ma tante y tenait tant !

—Baste ! dit Lydie, tu peux bien le prendre ; tout cela, c'est pour brûler.

Alors, elle va parler aux hommes qui descendent les meubles et les morceaux, et revient, triomphante, avec le dévidoir qu'elle me pose sur les bras.

—Tiens ! le voilà. Mademoiselle avait toujours désiré qu'il fût pour toi.

En passant devant la salle où la vente a repris :

—Où as-tu volé cela ? me dit mon père.

—C'est le notaire qui a assuré que c'était à brûler ; et on m'a permis de le prendre.

—Fais attention de ne pas le casser, me souffle maman ; ma tante y tenait beaucoup.

Encore une fois, le porte de communication claque, et je suis à la maison avec mon bien. Je monte l'escalier, j'entre dans ma chambre, je m'assieds par terre, sur un coussin et je pose le dévidoir devant moi.

Je commence par bobiner le fil sur un peloton que j'ai détaché d'une des branches où il était soigneusement noué par un ruban d'un rose pâle devenu gris. Puis, l'écheveau mis en peloton, je veux remettre le peloton en écheveau. C'est plus malaisé, mais, après avoir essayé, fait, défait, refait, j'y réussis.

Il avait été formé d'un morceau de papier fort, couvert d'une large écriture ronde, unie, dont la netteté appela mon attention d'écolière.

—Mademoiselle, disait le billet, c'est donc vrai ce que l'on me dit ? Nos projets charmants, nos rêves d'avenir, tout est fini ! Vous ne voulez plus souscrire à la demande que j'avais espéré voir exaucée par vous. Depuis ma conversation avec votre frère, je me livre à maintes pensées, car j'avais attendu une autre réponse, me fondant sur le gracieux accueil dont vous avez toujours bien voulu m'honorer, au milieu de votre estimée famille.

—J'imagine, mademoiselle et bien respectée amie, que seulement des causes de la plus grande importance ont pu vous

faire revenir sur une décision qui m'était favorable, et je veux vous dire que, connaissant votre droiture, je ne puis que m'incliner, non sans amertume et sans peine, mais du moins sans arrière-pensée et en vous assurant de mon entier dévouement, maintenant et toujours, pour une personne à l'égard de laquelle je professe la plus grande amitié et le plus profond respect.

—Dermonville."

Dermonville !... Dermonville !... Mais je connais ce nom. J'ai plusieurs fois entendu parler de mon oncle Dermonville. Ne m'a-t-on pas dit que les enfants l'appelaient mon oncle, quoiqu'il ne fut pas de la famille, parce qu'il n'avait jamais voulu se marier, n'avait pas de proches parents, se trouvait seul. C'était un nom qu'il aimait et qu'on lui donnait par amitié. Il était légendaire pour son courage, sa fermeté ; il était grand, fort, et avait été officier sous l'Empire. Oui, oui, il me semble qu'en parlant de lui, bonne maman disait : mon oncle, le général.

Le jour baisse ; de la rue, à côté, les bruits montent adoucis ; j'écoute les enchères se succéder, rumeur qui s'élève et retombe. Le tourbillon de mes pensées ne discontinue pas.

Je crois bien que je le connaissais, mon oncle Dermonville, comme je disais après les autres ! et combien souvent on m'en avait parlé ! Ma tante aussi en faisait grand éloge. Jamais, d'ailleurs, elle n'avait colporté un cancan ou une accusation même minime. Elle disait : c'est peut-être de la médisance ! et si, la chose bien avérée, on lui en parlait : (oui, on le prétend) répliquait-elle. Délicieux caractère ! Est-il rien de plus adorable qu'une aimable vieille ?

Je suis là, ma lettre à la main, tandis que sous la fenêtre se termine la vente. On entend s'éloigner la foule et le tapage des vieux meubles que l'on démonte pour les emporter. Je fouille mes souvenirs, je cherche, je pense, je rêvasse, et à côté, maman entre, allume la lampe, et, près de moi, son ombre projetée passe, rampe, sursaute, prend des poses bizarres. Une lame de plancher brille dans l'ombre.

Je serre mon papier dans ma poche, et, une main sur le dévidoir, je cherche à retrouver : Ainsi, c'était à ma tante, à ma très vieille tante, qu'était adressée cette lettre ! Il est vrai que l'on ne vient pas au monde tout vieux ! Comme il doit y avoir longtemps que ma tante était jeune ! Pourquoi donc n'a-t-elle pas voulu se marier, puisque mon oncle Balthazar (c'est ainsi qu'il s'appelait) l'avait demandée et qu'elle l'aimait bien (on le voyait dans la lettre). Puisque tout le monde estimait M. Dermonville, et que chacun affectionnait ma tante, ils auraient fait un ménage très assorti. Mais pourquoi le refusait-elle ? et comment a-t-elle pu laisser sa lettre dans le peloton de fil ?... Elle ne se souvenait peut-être point qu'elle était là... Cependant, puisqu'elle ne voulait pas que l'on touchât au dévidoir !... Ce devait être parce qu'elle pensait à son Balthazar en dévidant, et qu'alors, sans faire attention, elle avait bobiné son fil autour du billet. Peut-être encore l'avait-elle fait exprès, voulant le garder comme souvenir, et désirant qu'on ne le sut pas dans la famille. C'est plutôt cela !

Il me semble la voir, ma tante, telle que la représentait un portrait ancien : une rose dans les cheveux, une écharpe aux coudes. Je la vois dévidant, l'air songeur, son fil de lin, dans la salle éclairée seulement par une petite lampe. Et je vois

ses frères qui lisent, ses sœurs qui tricotent autour de la cheminée où des sarments secs pétillent, et j'y vois aussi la vieille Joséphine dans un coin.

Le dévidoir rappelait à ma tante sa jeunesse endormie sous les cheveux et la maison d'antan.

Maintenant, des rayons de lune entrent dans la chambre et éclairent une glace où se heurte un papillon de nuit.

Je suis engourdie, je me lève, et, sur le canapé, mon rêve continue, pendant qu'autour de moi règne le silence.

Elles avaient été fort gracieuses, mes tantes, et élégantes ! Nous avions, Lydie faisant des rangements et moi la suivant, retrouvé de minces fourreaux de crêpe pâle, à taille courte, fourreaux décolletés, fourreaux si longs et si étroits qu'on se demandait quelles minces farfades avaient pu s'en vêtir.

Nous avions retrouvé aussi des corsages de taffetas, à manches brodées, des volants où se croisaient des points merveilleux, des festons contournés et enveloppants, comme des architectures anciennes, des barrettes fines, comme au printemps les tiges d'avoine, cela teinté de couleurs mièvres, bouclé à d'épais reliefs, sur des étoffes qu'on aurait dites en fil de la vierge, recueilli un matin d'automne.

Puis, c'était de délicats éventails, montés en ivoire, sculptés et renforcés d'or, quelques-uns où scintillaient et rutilaient des paillettes. C'était encore des mouchoirs de batiste, des ombrelles à manches d'écaïlle, à pommes de lapis, à boules d'agate, à franges de couleurs ; et des souliers de satin blanc, d'autres, de peau foncée ; et des écharpes de gaze, de mousseline, où cascadaient des points d'Alençon ; et des ceintures baguées de dentelles, et des aigrettes, et des breloques empire pendues à une longue chaîne.

Quel étonnement de trouver ces babioles dans cette maison austère ! Si austère que des miniatures aux boiseries de la cheminée, miniatures qui représentaient les sœurs de ma tante et sa mère décolletées, avaient reçu des guimpes, des fichus à la gouache, au travers des épaules ! Je ne pouvais me figurer que ma tante eût mis dans ses cheveux ces hauts peignes d'écaïlle, se fut parée dans sa jeunesse de toutes ces délicieuses bagatelles qui m'extasiaient.

Voilà qu'on sonne le dîner ! Je lance un dernier regard au dévidoir. Il rayonne. Il me paraît un centre où se viennent fondre la vapeur bleue de la lune et la lumière orangée de la lampe. Je descends à tâtons, traverse la cour chargée de nuit, de brouillard ; les plantes ont des attitudes de fantômes et paraissent faites de brouillard plus dense. Je me présente dans la salle à manger, les yeux clignotants, ébloui soudain par la phosphorescence de cette autre atmosphère.

—Tu deviens brave, dit maman. C'était pour ne pas quitter ton dévidoir que tu restais ainsi dans les ténèbres. Ne te voyant pas revenir, Lydie était inquiète.

—Dis donc, maman ? demandai-je le lendemain, interrompant une dictée, pour quelles raisons ma tante ne s'est-elle pas mariée ?

—Elle tenait à rester avec sa sœur aînée.

—Elle était gentille, sa sœur ?

—Oui, très bonne, quoique plus sévère. Mais comme elle était juste, on l'aimait aussi beaucoup.

—As-tu connu ma tante Adèle ?

—J'étais petite lorsqu'elle est morte. Cependant, je me la rappelle très bien. Je me souviens encore que ma tante Coralie avait un grand respect pour elle. Étant la cadette, elle ne faisait jamais ses propres volontés : allant, venant, recevant, surveillant, répondant à tout ; tandis que sa sœur ne quittait pas la salle où elle priait, faisait de bonnes lectures et même cousait à près de quatre-vingts ans, plus finement que moi aujourd'hui.

Eh bien ! pourquoi tante Adèle ne s'est-elle pas mariée ?

—Elle et son frère, mon bon papa, étaient les aînés de neuf enfants ; ils sont restés orphelins de bonne heure. Ma tante Coralie, la plus jeune, n'avait que sept ans lorsque ses parents sont morts. Les deux grands se sont dévoués pour les petits, les ont élevés, les ont établis ou mariés. Et, quand ils ont tous eu une position ; il ne restait plus que deux sœurs, deux étant mortes, elles ne se sont pas quittées.

—Elles n'ont donc pas toujours été dévotes, mes tantes, qu'il y avait chez elles des robes de bal, des éventails et toutes sortes de jolies choses fanées ou rangées bien haut dans les armoires, afin qu'on ne les vit pas ?

—On m'a dit qu'autrefois mes tantes étaient très coquettes et que leur sœur, Polly, ainsi qu'on appelait familièrement ma tante Polixène, était la plus jolie femme de tous les bals. Pourtant, je crois que ma tante Coralie n'a jamais été bien mondaine, et restait dans la maison de travail et de devoir qu'était devenu le logis paternel après la mort des parents.

—Mais, elle n'a pas l'air jolie du tout sur son portrait, ma tante Polly !

En effet, sur un portrait laissé par ma tante, sa sœur, déguisée en jardinière, a une pose tellement gracieuse et arrondie qu'elle a l'air d'être bossue. Du reste, la peinture elle-même est si amusante ! Cette grande femme devant un paysage de poupée, ressemble au dérivé d'un primitif.

—Et les frères, ils se sont mariés, eux, alors ?...

—Oui, je te le répète, mais papa le dernier, après avoir vu toute sa famille adoptive sans besoins... Et notre dictée ? elle est bien oubliée, il me semble, mademoiselle la bavarde, qui conjugue le verbe se marier au lieu de travailler sérieusement.

* *

L'après-midi, je me suis rendue dans la chambre de bonne maman, et, comme elle nattait des laines, avant de commencer une tapisserie, je lui proposai de tenir ses écheveaux.

—Apporte-moi ton dévidoir, me dit-elle.

—Si tu veux, mais il ne va pas très bien, je crois qu'il a des branches cassées, je demanderai qu'on me le raccommode. Est-ce que tu as vu ma tante s'en servir ?

—Jamais. J'ai toujours aperçu ce dévidoir dans le grenier, sur la même armoire où tu l'as découvert, et ma tante Adèle en avait de moins grands, en buis, garnis d'ivoire ou en acajou, dont nous nous servions constamment. Lo t'ion, je pense qu'il est cassé depuis longtemps.

—C'était à ma tante Coralie seule ?

15 cts GUÉRISSENT CORS ET VERRUES

Le seul remède sûr, rapide et efficace pour Cors et Verrues. Ni douleur, ni marque. Envoyé franco sur réception du prix Adressez B. E. McGALE, Montreal,

—Probablement.

—Y allais-tu quelquefois, chez mes tantes, quand tu habitais ici, bonne maman ?

—A chaque instant. J'avais une cousine de mon âge qui, devenue orpheline, était élevée par mes tantes. Du reste, les deux maisons, quoique restant bien séparées comme habitudes et comme manière de vivre, n'en ont jamais fait qu'une.

—Est-ce que tu étais gâtée par tes tantes ?

—Non, elles m'aimaient beaucoup, étaient très bonnes pour moi, mais ne me gâtaient pas.

—Cependant, m'écriai-je triomphante, ma tante Coralie me gâtait un peu, moi !

—C'est parce que ma tante était faible.

Comme j'esquissais une moue :

—C'est très nuisible de gâter les enfants, ils prennent de mauvaises habitudes. Quand j'étais petite, il y avait ma tante Adèle qui mettait un frein à l'indulgence de sa sœur.

—Alors, vraiment, c'est elle qui n'a pas voulu que ma tante Coralie se mariât ?

—Où as-tu fait pareille découverte ?

—Mais oui ! puisqu'elle ne s'est pas mariée, elle qui était plus jeune et moins sévère.

—On m'a dit que tante Coralie, qui était très agréable, très aimable, sans être jolie comme sa sœur Polly, morte si jeune, avait un parent dont tu as sûrement entendu parler : mon oncle Balthazar, qui aurait bien voulu l'épouser. Elle le désirait, je crois, du reste ; mais sa sœur, quand elle lui demanda l'autorisation, ayant parlé de se faire religieuse, ma tante Coralie déclara qu'elle ne se marierait point, mon oncle Balthazar de même, et, en effet, ils ne se sont mariés ni l'un, ni l'autre. Depuis, ma tante m'a souvent répété : "J'avais demandé à Dieu de mourir la dernière de tous mes frères et sœurs, car il était bien juste que ce fût moi qui les aidasse à partir, eux qui m'ont fait vivre et se sont occupés de moi. Dieu m'a exaucée, je n'ai plus qu'à m'en aller vers eux et j'attends." Ma tante a toujours eu une existence calme ; elle a traversé la vie comme un ruisseau coule, passant sur la boue humaine, avec la limpidité de sa conscience, et, comme l'eau prend la forme des vases dans lesquels on la verse, son âme se moulaît aux désirs des autres. Voilà toute l'histoire.

—N'importe, ma tante Adèle n'a pas voulu que sa sœur fût heureuse.

—Non, elle avait des idées très arrêtées.

—Et l'oncle Balthazar, est-ce que tu l'as connu, bonne maman ?

—Très bien. Il était aussi grand et fort que ma tante Coralie était petite et mignonne. Ils sont restés bons amis, mais se voyaient peu. Je crois même que ma tante ne le rencontrait que ça et là. Lui, ne pensait sans doute plus au vieux mariage. Les deux sœurs se firent une vie à part, vécurent

en saintes, s'occupant de bonnes œuvres, soignant les pauvres à une époque où il n'y avait ici ni religieuses, ni bureau de bienfaisance. Elles composaient des onguents, portaient leurs aumônes, leurs soins dans les quartiers les plus répugnants, cousaient des layettes. Bref, elles étaient des religieuses laïques.

—Lui, je ne sais pas s'il n'y pensait plus, au vieux mariage ; mais elle, je suis bien sûre que oui... et, à sa place, moi, j'aurais abandonné ma sœur.

—Eh bien ! eh bien ! mademoiselle, qu'est-ce que j'entends ? que dites-vous là ?

—Certainement, je sais très bien que ma pauvre petite tante Coralie a toujours été sacrifiée, qu'elle se serait volontiers mariée avec mon oncle Balthazar. Il est vrai qu'alors, elle aurait peut-être eu des enfants et m'aurait moins gâtée ! Mais, c'est égal, je ne suis pas égoïste comme ton autre tante et j'aurais mieux aimé qu'elle fût heureuse, quand même j'aurais dû l'être moins.

Il avait fallu une âme d'enfant pour découvrir un regret, une amertume, dans ce vieux et bon cœur qui fut celui de ma tante.

NICOLETTE HENRIQUE.

LE "KENDALL'S" Spavin Cure.



Le vieux et toujours sûr remède pour les Éparvins, Vessigons, Suros, Courbes et toutes les formes de boiterie. Il guérit sans laisser la moindre trace parce qu'il ne produit pas d'ampoules.

Plantagenet Nord, Ont., 10 fév., 1898.

Dr B. J. Kendall Co.

Chers Messieurs :—Veuillez donc me procurer un médicament pour le souffle. J'ai une jument qui en est atteinte. Il me fait plaisir de déclarer que j'ai guéri une Courbe de quatre ans d'existence avec votre Emplâtre Kendall en ne l'employant qu'une fois, puis en appliquant votre médicament contre les éparvins. Aussitôt que j'aurai des chevaux, je ne me passerai pas du médicament contre les éparvins de Kendall et de l'Emplâtre de Kendall dans une étable.

Bien à vous,

ADOLPHUS GAUTHIER.

Prix \$1. Six pour \$5. Comme liniment à l'usage des familles, il n'a pas d'égal. Demandez à votre pharmacien le Kendall's Spavin Cure, aussi "Un traité sur le cheval," brochure gratuite, ou écrivez à

Dr J. B. Kendall, Enosburg Falls, Vt.

L'ASTHME GUÉRI

Envoyez votre adresse et vous recevrez un échantillon pour essai de la POUDRE ANTI-ASTHMATIQUE DU DR J. EMERY CODERRE. Voyez l'annonce à la page 95. Adressez :

THE WINGATE CHEMICAL CO. Limited.

MONTREAL.

ANNONCES DROLATIQUES

On l'a déjà dit cinquante fois et l'on ne saurait trop le répéter : les pages d'annonces des grands journaux sont la providence des chroniqueurs dans l'embarras.

Comme elle est, du reste, le cauchemar des lecteurs affamés qui ne trouvent souvent au lieu de l'article attendu, que l'annonce fallacieuse des Grand magasins de M. XXX *les plus vastes du monde*, ou celle des Grands magasins du Coin de rue, *les plus vastes de Montréal*.

Quel est le plus blagueur ?

* *

Du *Sidèle* :—“ Mme veuve Poussard, maîtresse d'hôtel à Bergerac, a l'honneur de prévenir le public qu'elle ne payera plus les dettes de son fils.”

Qu'est-ce que c'est ! Bébé se permet de folles dépenses.

Eh bien, c'est du joli ; heureusement que maman Poussard, —maîtresse d'hôtel à Bergerac—(ceci est une réclame, on fait d'une pierre deux coups) ; heureusement, dis-je, que maman Poussard y met bon ordre.

Mais voilà : il n'y a probablement pas qu'un... gascon à la foire de Saint-Cloud, qui s'appelle Poussard, et en outre, reste à savoir si cet avis viendra sous les yeux des fournisseurs ordinaires du jeune homme.

Tout ça, c'est bien em... barrassant.

Et puis, voyons, maman Poussard, il faut pourtant que la jeunesse jette son fou, et si vous ne payez pas les dettes de Fifi, qu'est-ce qui les paiera ?

* *

“ Le papier Ricou, si *cher* aux asthmatiques est toujours...”
Farceur de Ricou, va.

Trop *cher* aux asthmatiques, beaucoup trop *cher*.

* *

Journal de l'Yonne.—“ X... photographe, place du pilori, à... Concurrence impossible. Portraits garantis, *plus ressemblants que nature*.”

* *

Journal d'Indre-et-Loire.—“ Mlle Hervé couturière et confectionneuse, rue du Commerce, 14, fait une diminution sur ses façons.”

Allons, tant mieux, nous voici avertis.

Pourtant, je dois le déclarer, avec le caractère indépendant que j'ai, ma foi, je ne pourrai m'entendre efficacement avec Mlle Hervé, que lorsqu'elle n'en fera plus du tout... de façons.

Destruction des punaises.—Pour détruire les punaises on emploie toujours avec succès le mélange suivant : •

Prendre 1 chopine d'eau y ajouter 2 pastilles de bichlorure de mercure, puis 8 cuillerées à soupe d'acide carbolique, 8 cuillerées à soupe d'alcool du commerce ou d'alcool méthylique qui coûte moins cher. Le volume de l'ensemble doit faire à peu près trois demiards.

Pour s'en servir on en badigeonne avec un pinceau les objets infectés de punaises, les murs, etc.

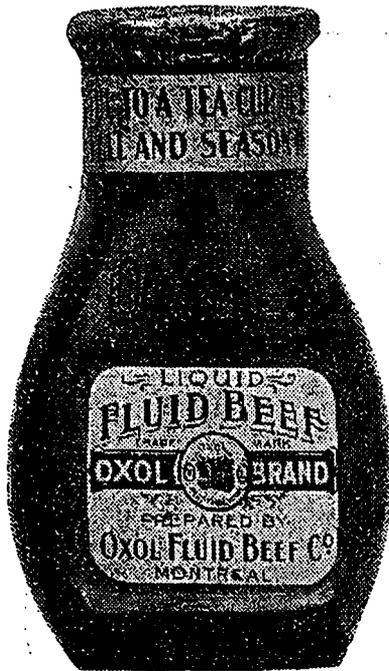
Ce mélange est un poison assez violent. On peut aussi s'en servir pour désinfecter le linge des malades atteints de maladies contagieuses avant de le laver. Pour cela on y ajoute son volume d'eau et on y plonge le linge à désinfecter. Il suffit de l'y laisser quelques instants.



—De grâce, mademoiselle, répétez cette romance, j'en raffole.



Pendant quoi, le monsieur part à la recherche de la puce qui le faisait souffrir.



A VENDRE PAR

B. E. McGALE,

2123 rue Notre-Dame, Montreal:

LE THE DE BŒUF OXOL

DONNE LA FORCE ET SUSTENTE LA VIE.

Une once d'OXOL contient plus de matière nutritive qu'une livre d'Extrait de Bœuf ou que le thé de bœuf fait à la maison.

Préparé par la

Oxol Fluid Beef Co.,
MONTREAL.

Restaurateur de Robson

Plus de cheveux gris

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille.

Propriétaire :

J. T. GAUDET, Pharmacien,

JOLIETTE, P. Q.

10c

Sur réception de 10c en argent ou en timbres-poste nous vous enverrons franc de port 10 jolies Cartes de Naissance. Élégantes et dessins attrayants.

L'AMI DU LECTEUR, 2 Maple Avenue, Montréal.

JUGE ET JURY

L'Homme qui se sert de Cirage
à Chaussures

est son propre juge et le jury ne
peut pas être en désaccord.

Mettez

Les Cirages Speciaux à Chaussures de



A L'ESSAI
PUIS ATTENDEZ
LE VERDICT.

L. H. PACKARD & Co,
MONTREAL.

... AVERTISSEMENT ...

CECI EST LA BOITE QUE L'ON IMITE



C'est sa merveilleuse popularité qui est la cause de cette imitation.
Soyez sur vos gardes.

Procurez-vous le véritable Café "SEAL BRAND"

Chez tous les bons épiciers.

CHASE & SANBORN, Montréal et Boston.



L'ASTHME

GUÉRI...

Echantillon

gratuit

La surprenante nouvelle que l'ASTHME PEUT ÊTRE GUÉRI venant d'un homme aussi autorisé que l'était feu le Dr J. Eméry Coderre, qui au cours d'une pratique de plus de 50 ans a eu une large expérience et de merveilleux succès dans le traitement des maladies des organes respiratoires, vous prouve que la POUDE ANTI-ASTHMATIQUE DU DR CODERRE apporte un soulagement immédiat aux plus violentes attaques d'asthme. Son emploi régulier ne contribue pas seulement à soulager le malade mais rend les attaques moins fréquentes, puis on empêche pour tout bon le retour.

Dans les cas d'ENROUEMENTS GRAVES, d'OPPRESSIONS BRONCHITTIQUES et de TOUX OBSTINÉES, cette poudre sera considérée hors de prix. Convaincus que le moyen honnête de rendre un Remède est de laisser ceux qui voudraient l'acheter reconnaître par eux-mêmes ses mérites avant de faire l'achat—à chaque victime de ces maux qui nous enverra son nom et son adresse nous ferons parvenir gratuitement un paquet-échantillon de la Poudre Anti-Asthmatique du Dr Coderre.

Elle soulage immédiatement!
Elle guérit les cas les plus obstinés!!
Elle est absolument sûre!!!

Envoyez votre adresse afin de recevoir gratuitement et franco un paquet-échantillon. Si vous êtes souffrant ne manquez pas d'essayer ce remède et vous serez soulagé.

The Wingate Chemical Co.
(Limited.)
2 MAPLE AVENUE,
MONTREAL.

Aux cultivateurs
et éleveurs....

A vendre : Plusieurs jeunes taureaux Ayrshire, enregistrés ; âgé de 1 à 3 ans Seront vendus à prix raisonnables pour faire place à de nouveaux bestiaux. Aussi le célèbre vieux taureau "Warrior," un des plus beaux types pour la reproduction qui soient en Canada. Pour autres détails, etc., écrivez à

BELLEVUE FARM
St Lambert
Vis-à-vis Montréal.



Notre prochain numero

Le prochain numéro de L'AMI DU LECTEUR contiendra comme feuilleton complet un charmant récit intitulé

LE PETIT CINQ.

qui n'a jamais été publié dans ce pays. On y trouvera aussi des articles sur les sujets les plus attrayants. N'oubliez pas de donner votre commande à quelque dépôt de journaux.



Le Chemin de Fer Populaire ET Favori chez les Touristes

Il vous porte à tous les points où la pêche, la chasse, les beautés de paysages vous attiront. Ses voies couvrent une longueur de 4186 milles, ce qui en fait, en réalité, un chemin de fer national.

C'EST REELLEMENT

La Grande Voie Ferrée entre l'Est et l'Ouest.

Trois Trains Rapides chaque jour, excepté le dimanche, entre

MONTREAL, TORONTO, DETROIT NIAGARA, CHICAGO
et toutes autres places dans l'Ouest.

(Pour les trains du dimanche, lisez les tableaux horaires.)

Des Montagnes d'Ontario où se trouvent les beaux

LACS MUSKOKA SONT ATTEINTES PAR LE GRAND TRONC,

lequel est, en plus, une route directe aux Chûtes de Niagara là où le même chemin de fer a, au-dessus du "Niagara Gorge" un pont à double arche et en acier : une vraie merveille.

Des Trains directs aux Montagnes Blanches, aux Sources Poland, à Portland et à toutes les stations balnéaires du littoral de l'Atlantique. Aussi pour les villes d'eau du bas du St-Laurent : Cacouna, Dalhousie, etc.

C'est encore ce chemin de fer qui est le plus direct pour Québec ; il offre aux voyageurs une vue complète de ce panorama renommé : Québec, sa citadelle, ses remparts, les Plaines d'Abraham, l'île d'Orléans et la chute Montmorency.

Demandez à tous nos agents les renseignements nécessaires. Des brochures, des cartes, etc., sont à la disposition du public.

CHAS. M. HAYS,
Gérant général,
Montréal.

GEO. B. REEVE,
Agent général du trafic,
Montréal.

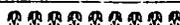
W. E. DAVIS,
Agent général de passagers et de
billets, Montréal.

GEO. T. BELL,
Premier Assistant-gérant
général et agent des passagers
à Chicago.

GEO. W. VAUX,
Asst. Gen. Pass. Agt.,
Montréal.

D. O. PEASE,
Agent du district pour les
passagers,
Montréal.

Voulez-vous un verre de BON BRANDY ?



Demandez le

. BRANDY PH. RICHARD .

V. S. O. P.

Dont le GOUT, l'AROME sont des plus exquis.

ESSAYEZ-LE



...UNE CHANCE SANS PRÉCÉDENT... Des primes artistiques pour le public lecteur.

Dans le double but de nous montrer reconnaissants pour l'encouragement que nous a accordé le public et, aussi, pour disséminer certaines gravures réellement artistiques, nous avons décidé de faire l'offre que voici :

A tous ceux qui, étant nouveaux abonnés, nous enverront VINGT-CINQ CENTS pour l'abonnement, plus CINQ CENTS pour la poste, nous enverrons au choix une des gravures suivantes : grandeur 13x16.

Ste Famille, St Joseph, Sacré Cœur Jésus, Sacré Cœur Marie, Immaculée Conception, Le Bon Pasteur, Jésus portant sa Croix, Ste Hélène, Ste Philomène, Ste Cécile, Ste Agnès, Ste Marguerite, N.-D. du Saint Rosaire.

Le Printemps, l'Été, l'Hiver, la Boisson favorite, l'Espérance, Souvenir du Mariage, Mort d'un Père, Mort d'une Mère.

On remarquera qu'il y a dans cette série de gravures des sujets religieux et des sujets inspirés par la sentimentalité ou l'idée de famille.

Qu'on n'oublie pas de répandre cette bonne nouvelle et de donner à tous la chance de recevoir un excellent journal et en plus une prime de première classe.

L'AMI DU LECTEUR, No 2 Maple Avenue, Montreal.

LA PLUME de BLAIR...

à fontaine



produisant son encre.

Cette plume produit sa propre encre. Il suffit de la remplir d'eau ; celle-ci se change en une encre à copier inaltérable noire, violette ou écarlate ; ce qui permet à celui qui en possède le pouvoir à tout moment et tous lieux produire l'encre voulue. Ce pouvoir de produire l'encre dure un an et peut être renouvelé pour presque rien. On se rembourse le prix de cette plume en quelques mois.

Elle ne peut pas couler.

Aucune faiblesse dans le mécanisme intérieur. La plume est en or à 14 carat et de la dimension régulière.

Barre d'alimentation au-dessus pour plume à longue pointe et au-dessous pour les autres.

Elle ne coûte pas plus, même beaucoup moins que celles d'ancien genre.

Plus de 12,000 vendues en six semaines.

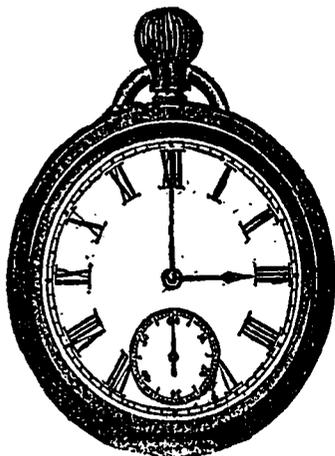
Afin de donner à nos lecteurs cette Plume Fontaine si parfaite à un prix modéré, nous avons fait un arrangement avec la Blair's Fountain Pen Co., de New-York pour la fournir à nos abonnés aux prix réduits que voici :

No 1. Plume d'or à pointe fine, - - - \$2.00	No 3. Plume d'or à pointe fine ou à souche, - \$3.00
No 2. Plume d'or à pointe fine ou à souche, - 2.50	No 4. Plume d'or à pointe fine ou à souche, - 3.50

Magnifiquement ciselée et montée en or, 75 cts de plus. Pour être certain d'obtenir ces plumes à ces prix réduits, on devra envoyer directement les ordres à notre bureau avec le prix de la plume désirée. Si vous voulez éviter tout risque qu'elle soit perdue par la malle, envoyez huit cents de plus.

S'adresser à L'Ami du Lecteur, Montreal.

UNE OFFRE MAGNIFIQUE



Pour arriver à mettre notre publication tout à fait dans la faveur du public et avoir une excellente liste d'abonnés, nous faisons des offres spéciales, qui nous font encourir une grande dépense, vu que des primes sont données.

N'importe qui peut offrir un joli cadeau aux parents ou amis sans grand travail. N'allez-vous pas vous mettre de suite en campagne pour nous procurer des abonnés pour que nous ayons le plaisir de vous envoyer une de nos primes quand vous aurez choisi celles qui vous plaît.

Pour un club de quatre, nous vous enverrons l' "Ami du Lecteur" pendant un an.

Pour un club de dix nous donnerons un joli set de boutons en or—un plaqué substantiel pour pour chemises—garantis devoir durer cinq ans.

A tous ceux qui nous enverront VINGT SOUSCRIPTIONS, nous expédierons, tous frais payés, une jolie montre—gun metal—un régulateur parfait dont vous n'aurez jamais à vous plaindre.

Vu que ces dons si généreux nous font encourir une forte dépense, nous ne pouvons les offrir que pendant 30 jours. De plus, sachant qu'une grande demande va être faite, permettez-nous de vous prier de commencer de suite votre propagande pour notre Journal.

Quelques heures de travail vous procureront un cadeau précieux.

Adressez : Département des Primes,

L' "AMI DU LECTEUR," Montréal.

UNE AUTRE PRIME

A toute personne qui nous fera parvenir 50 cts, plus 5 cts pour la poste, nous enverrons L'Ami du Lecteur pendant un an et un des ouvrages suivants qui coûtent 50 cts en librairie :

Le médecin des pauvres, grand roman, par Xavier de Montépiu.

Les mille et une nuits, contes arabes, ornées d'un grand nombre de gravures.

Le Pèlerin de Sainte-Anne, roman canadien par M. Pamphile Lemay, nouvelle édition complète en un volume.

Ris et croquis, historiettes, fantaisies et nouvelles, par C. M. Ducharme.

Albert ou l'orphelin catholique, par A. Thomas. L'auteur, sous forme de roman très attachant, prend la défense des croyances et pratiques catholiques contre les préjugés et les calomnies protestantes. C'est en même temps un récit plein d'intérêt et un ouvrage de controverse très solide et bien écrit.

Cuisinière canadienne (nouvelle), contenant tout ce qu'il est nécessaire de savoir dans un ménage, tel que l'achat des diverses sortes de denrées ; les recettes les plus nouvelles et les plus simples pour préparer les potages, les rôtis de toutes espèces, la pâtisserie, les gelées, glaces, sirops, confitures, fruits, sauces, puddings, crèmes et charlottes ; poissons, volailles, gibier, œufs, légumes, salades, etc., (différentes recettes pour faire diverses sortes de breuvages, liqueurs, etc., etc., un volume, élégamment relié en toile.

Les secrets de la Maison Blanche, ou le Mystère de la Statue de Bronze, roman par L. B.

Gustave ou un héros canadien, un charmant épisode du pays.

Les Bastonnais, ce célèbre ouvrage en nouvelle édition de luxe.

HATEZ-VOUS! HATEZ-VOUS!

PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE POUR AFFECTIONS BILIEUSES & C.

Le vrai remède du printemps

Avis aux Familles pour la Conservation de leur Santé!

LES PILULES de Noix Longues de McGALE . . .

Etant purement Végétales, peuvent être données en toutes saisons et dans tous climats ; elles ne contiennent ni mercure ni minéral quelconque.

Pour le Mal de Tête, les Etourdissements et les Dérangements Bilieux

Prenez 2 ou 3 Pilules en vous couchant, et 1 ou 2 le matin à jeun, et répétez la même dose 2 ou 3 jours après, ou au besoin. TRAITEMENT.—Mangez peu, choisissant une nourriture simple et légère, substantielle et facile à digérer ; exercice modéré.

La Jaunisse.

Prenez 2 Pilules tous les matins à une heure régulière, avant de manger, et buvez 3 fois par jour, un verre à pied de tisane de Dandelion dont voici la recette : 2 onces de Racine de Dandelion dans une pinte d'eau bouillante, laissez tremper pendant une heure et coulez.

Constipation, Dyspepsie, Indigestion.

1 Pilule avant de diner ou en se couchant ou au besoin. TRAITEMENT.—Aliments nourrissants et légers. Ne jamais prendre ni soupes ni ragoûts, et boire très peu d'aucune liqueur en mangeant ; exercice modéré en plein air.

Les Pilules de McGAle sont les meilleures Pilules de famille pour l'usage général. Les directions et explications entourent chaque boîte. Voyez que le nom de McGAle se trouve sur chaque paquet.

25c. PAR BOITE ; 5 BOITES POUR \$1.00.

Expédié franc de port sur réception du prix.

B. E. McGALE, Chimiste, Montréal.



HUILE DE MORGAN

POUR

CHEVAUX ET BÊTES A CORNES

POUR ÉPARVIN. Pour éparvin d'os ou de sang, nous recommandons de panser avec de l'huile, en premier. Après, faites usage de l'huile deux fois par jour pendant quelques jours. Après que vous aurez fini l'usage de l'huile appliquez de l'huile d'olive pour guérir la plaie.

POUR BLESSURES PAR LE HARNAIS. Appliquez une petite quantité de l'huile sur la blessure pour une guérison certaine.

POUR ENFLURE. Frottez bien l'enflure avant de faire usage de l'huile.

POUR ECLISSE. Servez-vous de l'huile de la même manière que pour l'éparvin d'os et de sang.

MAL D'ÉPAULE. Faites usage de l'huile sur la partie où se trouve le mal. Faites attention de ne pas trop l'étendre.

POUR CRAMONNURE. Appliquez un peu d'huile pour quelques jours, et elles seront guéries.

POUR COURBES. Faites usage de l'huile sur la courbe, appliquez un bandage un peu serré après l'application de l'huile et vous serez certain d'une guérison.

POUR CRAVASSES. Lavez les pattes du cheval avec du savon de castile, essuyez-les ensuite faites application de l'huile, et dans les cas sévères, faites usage de la poudre de condition Universal et vous êtes certain d'une guérison.

JOINTURES ROIDES. Frottez la jointure avant d'appliquer de l'huile que vous userez tant que vous n'aurez pas obtenu une guérison.

POUR LA GOURME. Appliquez de l'huile à l'extérieur, trois fois par jour, lorsque vous aurez blessé le cheval, vous serez certain d'une guérison.

POUR BRULURES. Faites usage d'une petite quantité de l'huile sur la partie brûlée, deux ou trois fois par jour, et vous serez certain d'une guérison.

POUR LES CORNS. Après avoir ôté le fer du cheval vous lui plainerez la corne bien mince vous verrez une petite tache rouge sous le fer, et vous appliquerez de l'huile trois fois par jour, pour plusieurs jours en suivant cette direction vous êtes certain d'une guérison.

POUR MALADIES DE PIED. Levez la patte du cheval et versez de l'huile dans le pied, et tenez la jusqu'à ce que l'huile soit pénétré dans la corne. Vous voyez souvent des chevaux qui boitent à cause de la fièvre qu'ils ont dans les pattes, et la corne trop sèche, l'usage de l'huile apportera une guérison dans ces cas.

POUR TUMEUR SUR LES PATTES. Faites usage de l'huile comme pour les éparvins.

PUFF SUR LES PATTES. Appliquez de l'huile sur les pattes blessées avec de l'huile ; si c'est possible faites usage de l'huile deux ou trois fois par jour.

POUR BÊTES A CORNES

POUR LES VACHES QUI ONT MAL AUX TRAYONS. Appliquez de l'huile deux fois par jour pendant deux ou trois jours, et elles seront guéries.

POUR MAL DE CORNES. Appliquez l'huile sur les cornes et versez en une petite quantité entre les cornes et elles seront guéries.

POUR COUPURE, DÉCHIRURE, BOITURE, ENFLURE, BRULURE. Appliquez l'huile comme pour les chevaux.

En vente partout. Pour brochures et autres informations, s'adresser à

LANE MEDICINE CO., MONTREAL.

L'ami de tout le Monde



STANTON'S PAIN RELIEF

INTERNE ET EXTERNE

Ce remède arrête et dissipe plus d'indispositions et de douleurs, et établit un plus parfait équilibre de tous les fluides qui circulent dans le système humain, que ne saurait le faire dans le même espace de temps aucun médicament en usage.

Ce Remède Populaire devient rapidement d'un usage universel, par le fait que nous guérissons, sans charge, chaque fois que l'occasion s'en présente, aucune des maladies énumérées ci-dessous. Aussitôt que le Stanton's Pain Relief est appliqué, il tue la douleur avec une rapidité qui tient du prodige. Pour indisposition ou douleur nous garantissons qu'il opérera l'effet que réclame l'étiquette : dans le cas contraire, votre argent vous sera remboursé. Ne l'achetez pas avant d'en connaître l'efficacité.

Nous n'avons pas la prétention de guérir toutes les maladies—mais seulement celles mentionnées dans la direction.

Ce liniment repose sur des propriétés chimiques et électriques et peut, par conséquent, s'appliquer dans les cas de dérangement dans la circulation des fluides nerveux et vitaux.

Le Soulage-Douleur agit directement sur les absorbants, et réduit les enflures glandulaires et autres dans un temps incroyablement court et sans aucun danger provenant de son usage dans aucune circonstance.

C'est un remède interne, composé de racines, d'herbes et d'écorces dont nos ancêtres faisaient usage, et que la Providence a répandues en grande quantité sur la terre pour guérir toutes les maladies, si nous savons en reconnaître les merveilleux effets. Il a fallu plusieurs années d'expérience et d'étude à la Faculté de Médecine pour trouver les remèdes les mieux adaptés aux maladies suivantes, savoir :—

Choléra, Choléra Morbus.

La Diarrhée et la Dysenterie en 1 jour.

Le Mal de Tête et le Mal d'Oreille, en trois minutes.

Le Mal de Dents en une minute.

La Névralgie en cinq minutes.

Les Entorses en vingt minutes.

Le Mal de Gorge en dix minutes.

La Colique et les Crampes, en cinq minutes.

Le Rhumatisme dans un intervalle de 1 à 30 jours.

La Fièvre Intermittente et autres en une journée.

Les Douleurs dans le Dos et les Côtes en dix minutes.

La Toux et le Rhume en un jour.

La Pleurésie, en un jour.

Guérit de plus la Surdité, l'Asthme, les Maladies des Bronches, l'Inflammation des Intestins, la Dyspepsie, les Maladies du Foie, l'Érésie, le Battement de Cœur, les Brûlures, les Engelures, les Cors, etc., etc.

 Gardez-le dans votre famille. La maladie arrive lorsqu'on s'y attend le moins. 

Prix 25 cts vendues partout.

Vendues en gros par "THE WINGATE CHEMICAL COMPANY Limited
Montreal, Canada."